

CHAPITRE PREMIER

KIRLAND LAKE : AUX SOURCES DE L'HISTOIRE DES MINEURS

Guy Gaudreau
Kevin Auger

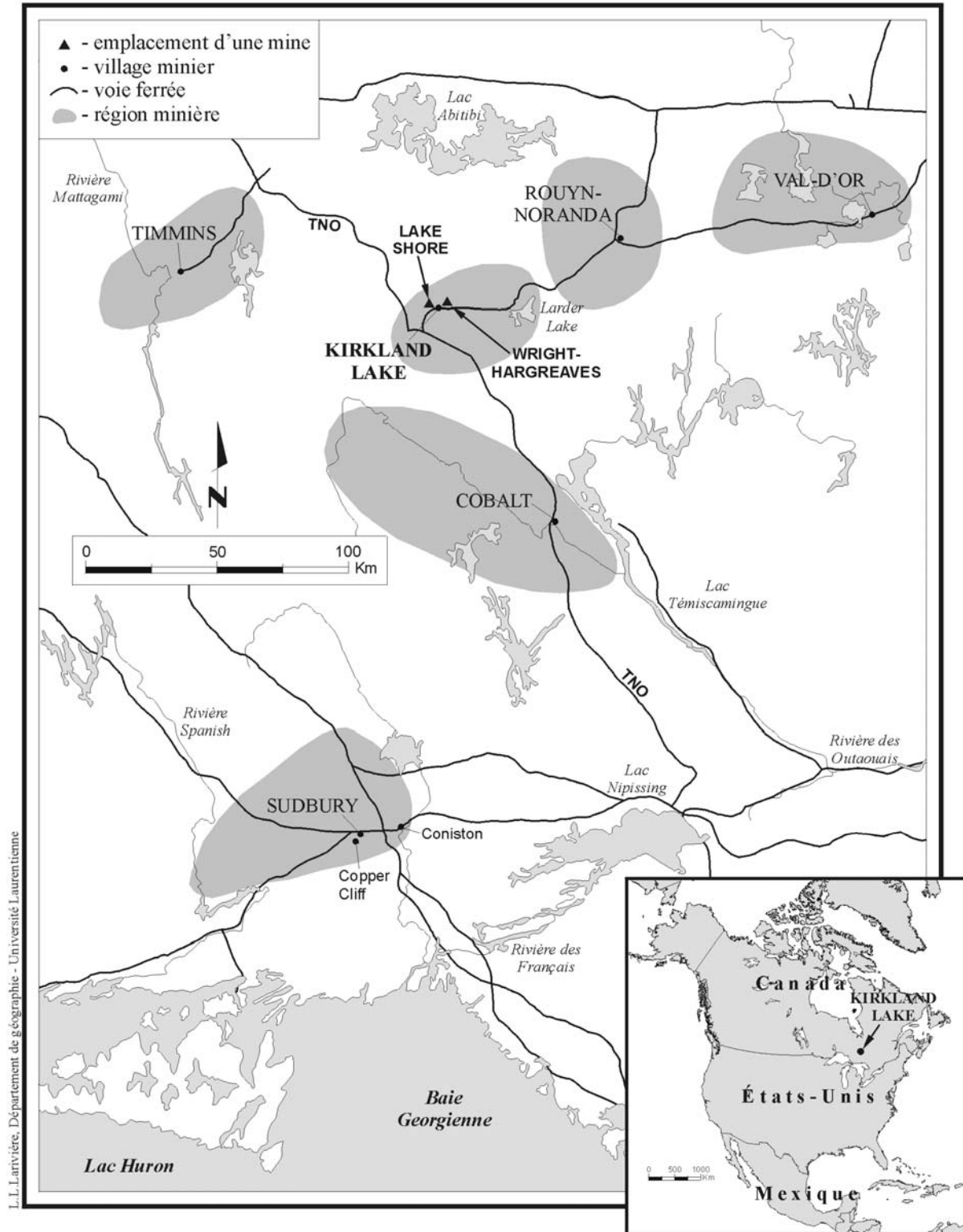
Le Nord ontarien, en tant qu'objet historique, constitue un espace assez récent. Son développement a commencé véritablement vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Certes, des gens avaient déjà mis les pieds dans la région, mais il n'y avait eu ni colonisation ni développement de grande envergure. Une des principales artères de communication qui ouvrira la région est le *Temiskaming & Northern Ontario Railway*¹. Ce chemin de fer, dont le tracé est reproduit à la carte 1, contribuera grandement à peupler et à explorer le Témiscamingue. De North Bay, son point de départ où les travaux commencent en 1902, on atteint New Liskeard, en 1905, et Cochrane, plus au nord, en 1909. Il est en partie responsable du boom minier de Cobalt. En effet, au point milliaire 103, le tracé passe directement au-dessus des gisements d'argent qui sont visibles. Une fois cette découverte ébruitée, la ville naît pratiquement du jour au lendemain. Puis, une exploration plus approfondie de la région permet une nouvelle découverte, celle de gisements d'or, donnant notamment naissance à la ville de Kirkland Lake² et à la Lake Shore, mine au cœur de cet ouvrage.

¹ Cette ligne ferroviaire est maintenant connue sous le nom d' *Ontario Northland Railway*. Ce changement de nom a été adopté, entre autres, pour éviter la confusion avec la *Texas & New Orleans Railway* qui portait les mêmes initiales. Pour une vue d'ensemble des chemins de fer déterminants pour le nord de l'Ontario, on consultera l'article de Gaétan Gervais, « Le réseau ferroviaire du Nord-Est de l'Ontario, 1881-1931 », *Laurentian University Review/Revue de l'Université Laurentienne*, vol. 13, n° 2, p. 35-63.

² S. A. Pain, *Three Miles of Gold*, Ryerson Press, Toronto, 1960, 109 p.; Michael Barnes, *The Town that Stands on Gold*, Cobalt, Highway Book Shop, 1978, 192 p.; André Wetjen et L.H.T. Irvine, *The Kirkland Lake Story : A Pictorial History*, Kirkland Lake, Museum of Northern History, 1988, 111 p.

CARTE 1

La région de Kirkland Lake dans l'espace minier nord-ontarien et québécois



L.L. Larivière, Département de géographie - Université Laurentienne

En 1906, on comptait déjà plus de 4 000 concessions minières dans la région appelée alors Larder Lake³. L'exploration s'étend rapidement; elle finit par entraîner un changement dans la désignation de cette nouvelle région minière qui sera connue sous le nom de Kirkland Lake. En 1911, deux prospecteurs, William Wright et Ed Hargreaves, jalonnent des concessions richement pourvues en or; ils découvriront plus tard qu'elles contiennent une bonne partie des gisements les plus riches de la région. De ces concessions, naîtront deux mines importantes : la Sylvanite et la Wright-Hargreaves. La même année, un prospecteur du nom de Harry Oakes⁴ découvre les concessions qui deviendront éventuellement la mine Lake Shore. C'est aussi lui qui, avec les frères Tom et George Tough, inaugure l'une des premières mines de la région, la Tough-Oakes. Toutefois, Oakes vendra ses parts afin de financer les travaux sur d'autres de ses concessions minières, la future Lake Shore. De 1914 à 1918, le puits n° 1 y est creusé et la production débute en 1918.

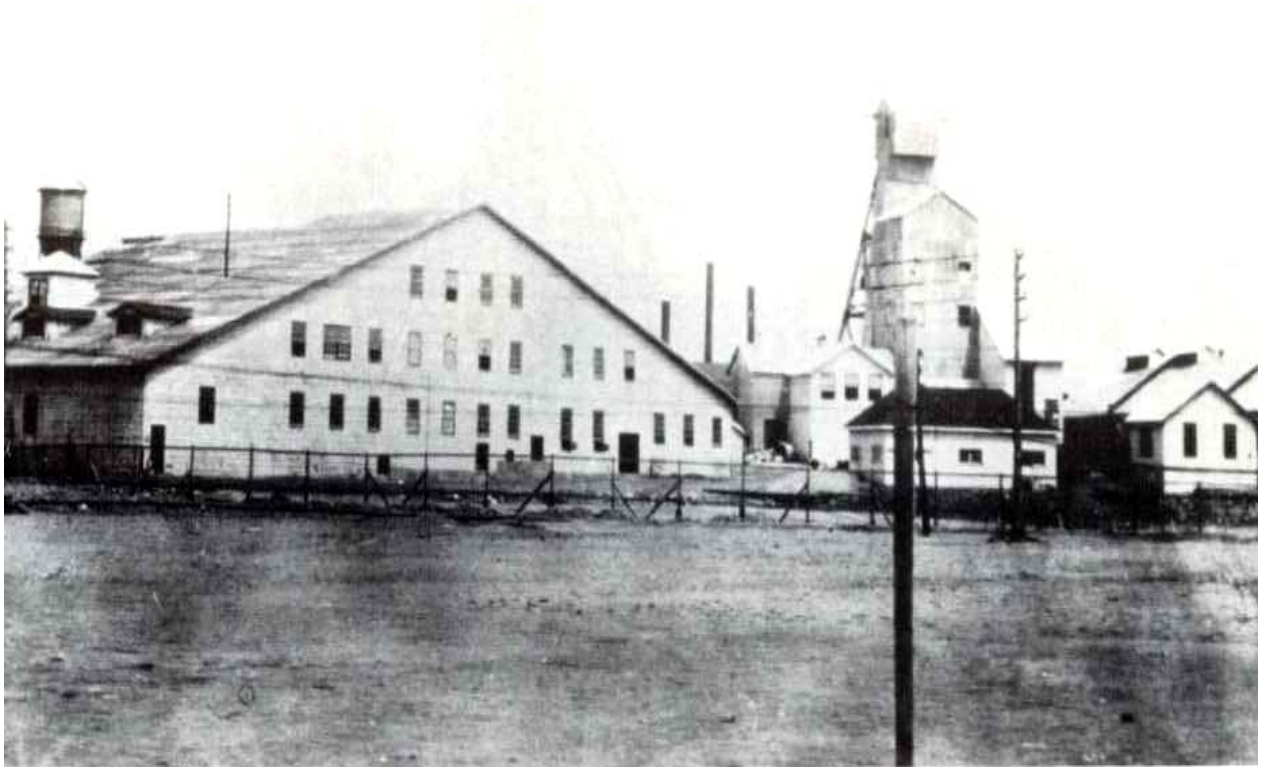
Au cours des deux premières décennies⁵, la Lake Shore occupe une place centrale par rapport aux autres producteurs régionaux (ce qui inclut, il faut le préciser, les mines de Larder Lake situées encore plus près de la frontière québécoise). Jusqu'au milieu des années 1930 (voir le graphique 1.1), l'entreprise demeure le principal producteur d'or tout en affichant une évolution qui va en parallèle avec la bonne douzaine d'autres mines régionales. La Lake Shore

³ André Bertrand, *Inventaire des mines, concessions et compagnies minières de la région de Kirkland Lake, 1902-1945*, Sudbury, Institut nord-ontarien de recherche et de développement, 1998, 72 p.

⁴ Henry Oakes, richissime homme d'affaires, fut un des rares prospecteurs à conserver ses droits sur ses concessions minières jusqu'à sa mise en production en 1918. Il veillera à la destinée de SA MINE jusqu'à son départ, en 1935, en assumant la présidence du conseil d'administration à titre de principal actionnaire. Homme excentrique, il faisait recueillir les urines de ses travailleurs pour s'en servir comme liquide réactif (en raison de l'ammoniaque contenue dans l'urine) pour frotter la toiture de cuivre de sa résidence. Dès 1928, il déménage à Niagara Falls où il fit construire une somptueuse résidence, quittant de ce fait celle de Kirkland Lake, appelée « Le Château », aujourd'hui le Museum of Northern History. Sa mort tragique est survenue, en 1943, aux Bahamas où il fut assassiné et où il s'était établi afin d'échapper à l'impôt canadien! Voir Bob Cowan, *Sir Harry Oakes, 1874-1943. An Accumulation of Note*, Cobalt, Highway Book Shop, 2000, 264 p.

⁵ Quoique cet ouvrage porte principalement sur la période 1926 à 1943, il nous a semblé important d'esquisser à grands traits l'histoire de la Lake Shore afin de mieux saisir le contexte historique examiné.

PHOTO 2 : La mine Lake Shore en 1928

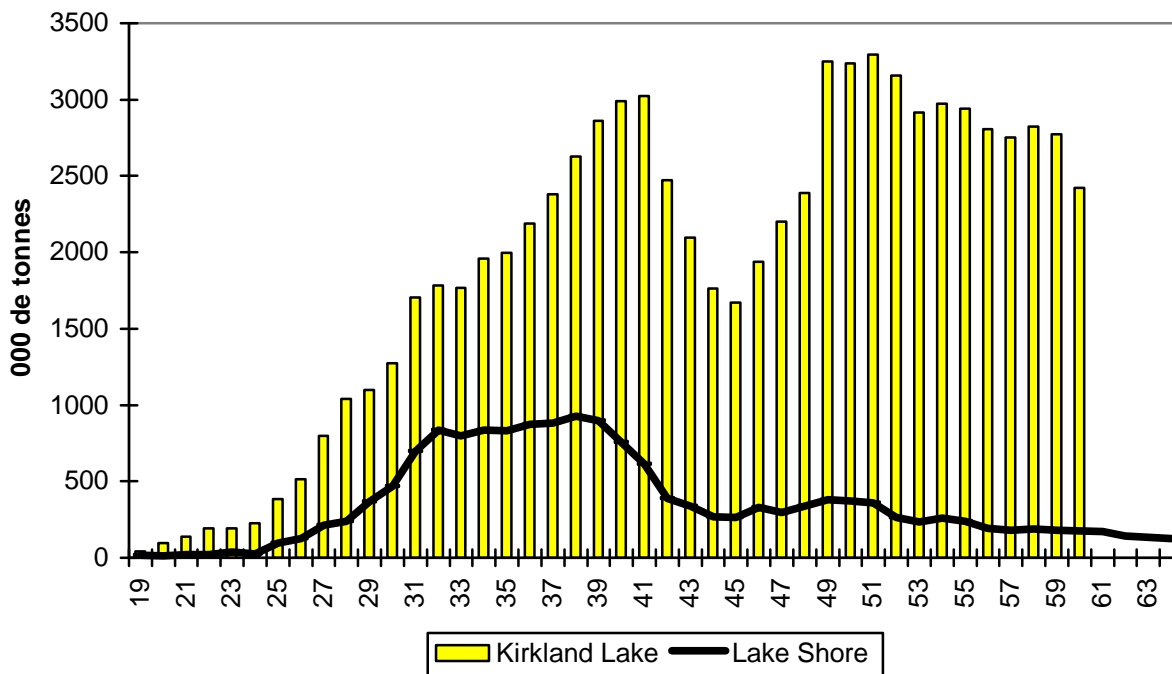


Juste avant sa rapide expansion au tournant des années 1930, la société aurifère a déjà érigé un moulin de grande dimension pour le traitement du minerai. C'est le bâtiment à gauche du chevalement du puits n° 1. À l'extrême droite, on observe les premiers bureaux administratifs qui seront remplacés, en 1930, par ceux illustrés à la photo 1 (Geological Survey of Canada, 1929, OA-S17950).

continue à augmenter sa production pour atteindre un sommet en 1938 alors qu'on extrait 922 000 tonnes de minerai d'une valeur de 15 150 000\$⁶.

GRAPHIQUE 1.1

Extraction annuelle de minerai à la Lake Shore et dans la région de Kirkland Lake, 1919-1964, en milliers de tonnes



* *Rapports annuels du ministère des Mines de l'Ontario.*

La nécessité d'investir dans la prospection pour découvrir de nouveaux gisements –car les mines s'épuisent –, de même que la hausse du prix de l'or en 1934 permettent l'ouverture de nouvelles mines à Larder Lake⁷. Si la Guerre freine temporairement la production, celle-ci reprend de manière fulgurante à la fin des années 1940. Les jeunes sociétés minières de Larder

⁶ *Rapport annuel du ministère des Mines de l'Ontario, 1944*, voir le tableau hors texte intitulé : Table II « Kirkland Lake Gold Belt : Annual Production Statistics by mines, 1910-1943 ».

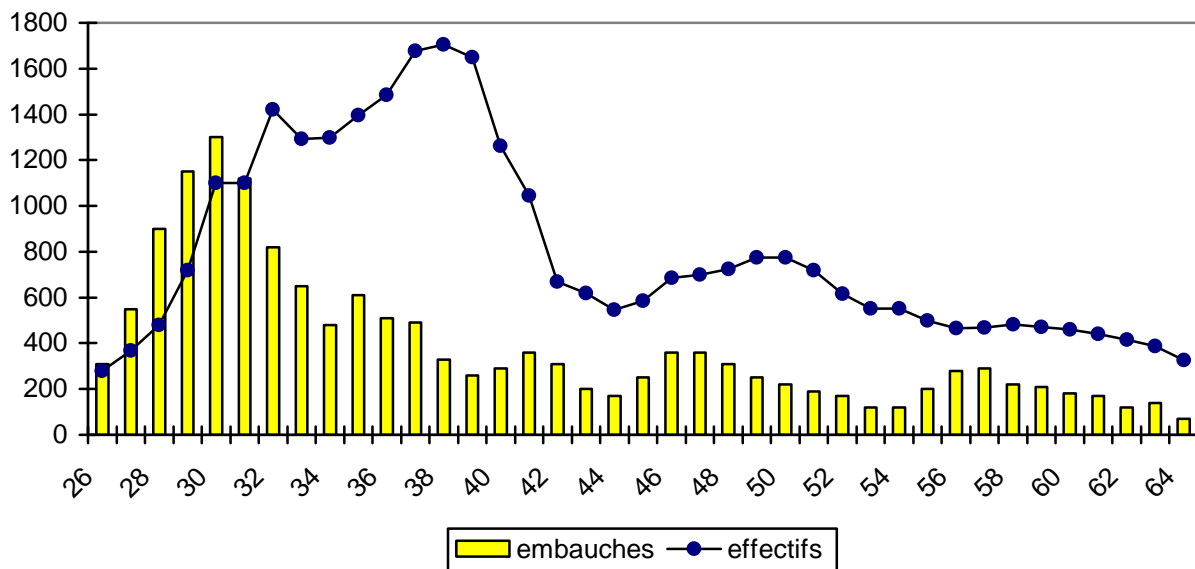
⁷ Sur cette question de la mobilité du capital minier, voir Guy Gaudreau (dir.), *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois, 1886-1945*, Sainte-Foy, Septentrion, 2003, notamment p. 56-59.

Lake, dont les gisements aurifères sont plus accessibles, devançant alors la Lake Shore qui, à partir de 1945, contribue plus modestement à la production régionale.

En période de croissance, l'entreprise procède à des embauches massives, comme c'est le cas à la fin des années 1920 alors que les effectifs annuels passent de 300 travailleurs à près de 1 100 en 1930 (voir le graphique 1.2). Plus le personnel est mobile, plus il faut d'embauches pour combler les postes vacants. Et inversement : plus les travailleurs restent à l'année longue, moins il faut de nouvelles recrues. Or, c'est exactement ce qui se passe à compter de 1931 –et de manière encore plus évidente vers la fin des années 1930–, alors que les embauches diminuent fortement et que les effectifs annuels progressent encore. L'écart entre les deux séries de données se creuse. En fait, on devine, par ce graphique, l'apparition de travailleurs plus stables dont font partie les travailleurs de carrière étudiés au chapitre suivant.

GRAPHIQUE 1.2

Comparaison entre les effectifs et les embauches estimées, 1926-1964, en nombres absolus



* Fiches d'embauche de la Lake Shore, échantillon un sur dix (N= 1 010 individus totalisant 1 557 embauches, distribuées en moyenne triennale mobile); *Rapports annuels du ministère des Mines de l'Ontario*.

PHOTO 3 : La mine Lake Shore en 1930



Certains cols blancs et contremaîtres viennent travailler en voiture et laissent leur véhicule dans le stationnement situé à droite des bureaux administratifs. On aperçoit aussi les chevalements des puits n^{os} 1 et 3. Plus élevé que l'autre, ce dernier est également adossé à une structure métallique posée en diagonale. Plus à gauche, on construit un nouveau château d'eau qui surplombe le toit du moulin situé à l'arrière (Museum of Northern History).

PHOTO 4 : La mine Lake Shore en 1937



Non seulement a-t-on terminé la construction du château d'eau depuis déjà quelques années, mais on s'affaire déjà à un nouveau puits, le n° 5 (à la Lake Shore, les puits portant un chiffre pair sont creusés sous terre et ne sont donc pas visibles). Le stationnement compte plus de voitures qu'à la photo précédente, mais les mineurs continuent, pour la plupart, à venir travailler à pied. Devant le chevalement du puits n° 3, on a agrandi le bâtiment d'un étage qui compte trois cheminées, soit le vestiaire-séchoir où les travailleurs mettent leurs habits de travail et se lavent. Voir l'intérieur de ce bâtiment à la photo 6 (Museum of Northern History).

Reste un dernier élément à examiner dans ce portrait de l'entreprise : le lien entre les effectifs ouvriers déclarés par l'entreprise dans son rapport annuel et sa production. Cette production pourrait être évaluée de plusieurs manières, comme les dividendes annuels versés, le nombre d'onces d'or fondu, la valeur annuelle des ventes d'or de l'entreprise. Nous préférons plutôt retenir le nombre de tonnes de minerais extraits, ce qui donne une meilleure indication des efforts fournis par les travailleurs, sans se soucier de l'impact de l'inflation sur la valeur de cette production. Un autre motif nous incite à retenir ce type de mesure : la prise en compte de tout le travail effectué sous terre, et pas seulement celui des forages lucratifs dans les galeries qui interviennent directement dans la valeur des ventes d'or.

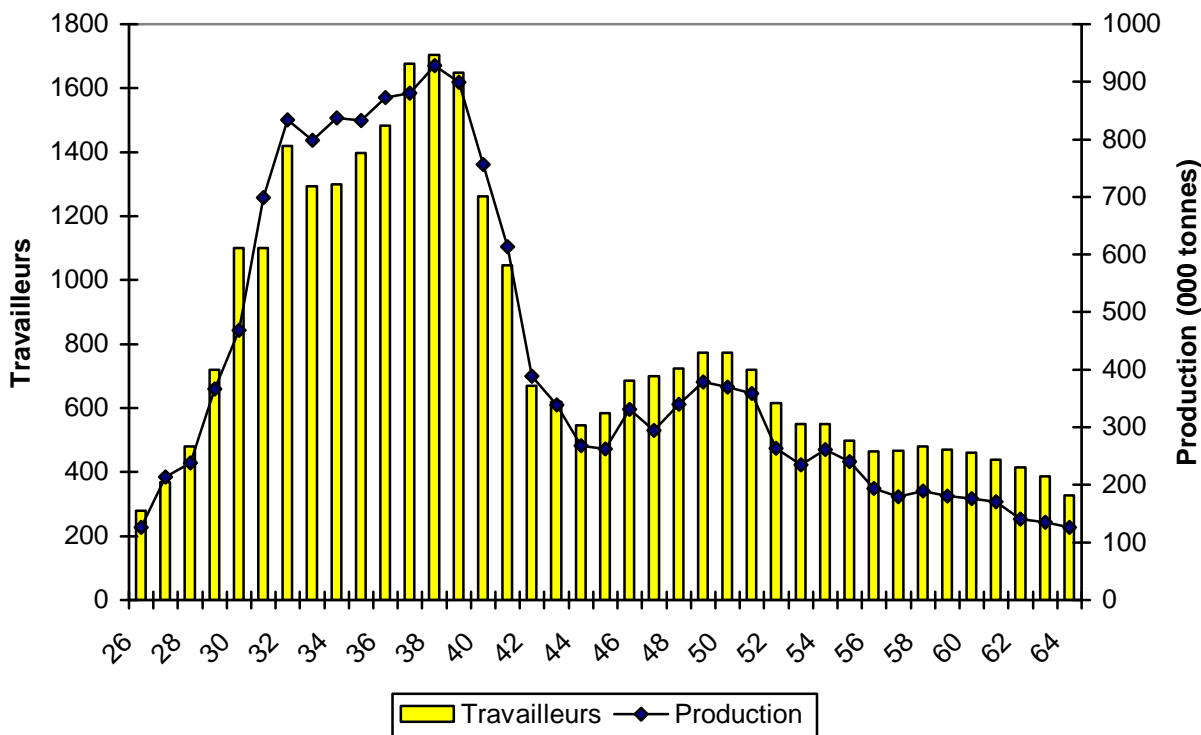
Comme on peut le voir au graphique 1.3, l'évolution de ces deux indicateurs souligne une dégradation de la situation à compter de la Guerre. En effet, le nombre de travailleurs dépasse alors nettement la production, ce qui traduit une baisse inévitable de la productivité. On va chercher le minerai de plus en plus creux tandis que la technologie demeure la même au cours de cette période. Les années 1950 et 1960 auront été des années de repli quoique encore bien payantes pour les actionnaires.

En 1965, la mine n'extrait plus que 74 500 tonnes de minerai. Cette même année, la mine voisine Wright-Hargreaves, située également en plein cœur de la ville, n'y fait plus parvenir son minerai pour le traitement au moulin. En outre, de grandes quantités d'eau s'infiltrèrent dans la mine de la Lake Shore et un coup de toit (*rock burst*) cause suffisamment de dommage pour qu'on décide d'en arrêter l'extraction⁸, ce qui conduit l'entreprise à se concentrer sur le traitement des crassiers (*tailings*). La mine demeure en activité jusqu'en 1968, année où elle ferme définitivement ses portes.

⁸ Rapport annuel du ministère des Mines de l'Ontario, 1965, p. 35-37.

GRAPHIQUE 1.3

Nombre de travailleurs œuvrant à la Lake Shore et extraction annuelle de minerai, 1926-1964, en nombres absolus et en milliers de tonnes



* *Rapports annuels du ministère des Mines de l'Ontario.*

Les fiches d'embauche

Les fiches d'embauches et de service⁹ de la Lake Shore, reproduites aux figures 1.1 et 1.2, constituent la base documentaire principal du présent ouvrage. Elles permettent de saisir plusieurs aspects de la vie des ouvriers-mineurs de Kirkland Lake. Au total, on compte environ 10 300 individus fichés à la Lake Shore qui auraient travaillé entre 1926 et 1968¹⁰. Le caractère inédit de certaines données tirées de cette source provoque de sérieuses remises en question qui nous

⁹ La fiche d'embauche, complétée juste avant l'entrée en fonction, et celle de service qui fait état des principaux faits relatant le séjour de l'individu au sein de l'entreprise sont en fait réunies sur une seule fiche cartonnée qui, une fois pliée en deux, compte quatre faces. La face A est celle de l'embauche, les faces B et C constituent la fiche de service et la face D reste vierge.

¹⁰ Quoique trois modèles de fiches aient été utilisés au cours de son histoire, nous nous contenterons d'une description générale applicable à l'ensemble.

obligent à faire d'abord un détour sur la nature et le traitement de cette source afin de nous assurer de sa validité. Commençons par les décrire.

FIGURE 1.1

Fiche d'embauche de la Lake Shore (face A), en vigueur de 1926 à 1930

NAME (IN FULL)	T. [redacted] 517	ADDRESS	Kirkland Lake.	DATE	5/12/29
PLACE OF BIRTH	New Silsworth, Durham,	DATE OF BIRTH	1st July, 1903	IN CANADA SINCE	1 week
M. S. OR W. SPECIFY	Married	DEPENDENTS	England Wife	EDUCATION	Public
LANGUAGES SPOKEN	English	NUMBER	SPECIFY	LANGUAGES WRITTEN	English
BENEFICIARY	Mrs. Margaret	RELATIONSHIP	Wife	RESIDENCE	c/o Pearson, 90 3rd St. Kirkland Lake.
FORMER EMPLOYERS		ADDRESS	POSITION	YEARS	
First job in Canada					
OCCUPATION	Mucker 2000 Contract	RATE	5.00 per 8 hrs.	EMPLOYEE'S SIGNATURE	[redacted]
BOARDING IN CAMP		DATE	6th Dec. 1929 7.a.m.		
SUPERINTENDENT		DATE	DEC 5 - 29		
TOTALS	50 - 7-29	90 00	1766 21		
NAME (SURNAME FIRST)	OCCUPATION KEY No.				No.
	1	2	3	4	5
	6	7	8	9	10
	11	12			

Comme celles des autres entreprises minières déjà examinées par Gaudreau, de la Riva, Reilly et Daoust¹¹, ces fiches contiennent le nom de l'individu, l'adresse courante, le lieu et la date de naissance, le nombre d'années passées au Canada (pour les immigrants), le statut marital, les dépendants, l'éducation, la langue parlée et écrite, le bénéficiaire en cas d'accident ainsi que son adresse et sa relation avec l'ouvrier, la date d'embauche, les antécédents¹², les postes occupés durant la période d'embauche, la date et la raison de son ou de ses départs. Mais elles renferment aussi d'autres éléments extrêmement rares qui en font une source unique, soit le salaire réel gagné, bimensuellement jusqu'en 1930 et annuellement à compter de 1931, de même que les

¹¹ Pour un aperçu des travaux de ces auteurs, voir Gaudreau, *L'histoire des mineurs du Nord*.

¹² À ce sujet, la fiche indique le nom de l'employeur, son adresse durant cette embauche, la durée de travail et la raison de départ.

journées chômées¹³. Toutes ces informations permettent d'analyser et de suivre les hauts et les bas de la vie de ces mineurs.

FIGURE 1.2

Fiche de service de la Lake Shore (faces B et C de la fiche d'embauche),
en vigueur entre 1931 et 1943

No.	OCCUPATION	DATE	RATE	SLIP NO.	No.	OCCUPATION
503	Shaftman	Dec 1930	6 ⁰⁰			
503	"	Jan 1/31	6 ⁰⁰			
503	"	Nov 6/31	5 ²⁵	117		
503	"	Oct 1/32	6 ⁰⁰	1229		
503	Runner 4075	July 12/32	4.75	4075		
503	Shaftman	Oct 2/33	6.00	42620		
503	Zimmerman 23p1w	Oct 8/33	5.75	5383		
503	Shaftman #5	Apr 27/36	6.00	6623		
		NOV 1 1936	6.40	7325		
503	Deckman #4	Feb 10/39	5.65	10242		

	1931	1932	Year	AMOUNT	ILLNESS	ACCIDENT	LEFT EMPLOY
	AMOUNT	AMOUNT	AMOUNT	AMOUNT	FROM TO	FROM TO	DATE REASON
JAN.	90 00	78 75	1932	2159 48	Aug 26-29-32	Sept 27/33	March 9/42 Quit -
FEB.	96 00		1933	2034 45	Mar 24-33	Nov 11/33	On strike
MAR.	90 00		1934	1841 99	Nov 27/33	July 9/36	
APR.	90 00		1935	1466 50	1/6 Jan 7/35	Nov 5/36	
MAY.	90 00		1936	2188 40	Apr May 15/35	Nov 5/36	
JUNE.	90 00		1937	2651 08	Apr June 24/35		
JULY.	90 00		1938	2572 80	Apr Nov 6/36		
AUG.	84 00		1939	2483 69	Apr Nov 11/36		
SEPT.	90 00		1940	2339 20	Apr Feb 13/37		
OCT.	90 00		1941	2104 24	Apr June 4/38		
NOV.	90 00				Apr Feb 7/38		
DEC.	72 90				Apr Feb 16/38		
TOTALS	2098 72				Apr Mar 15/38		

NAME (SURNAME FIRST)

¹³ En cette matière, la fiche fait la distinction entre les absences autorisées et non autorisées, ainsi que les absences dues à la maladie et aux accidents (voir le chapitre trois et quatre du présent ouvrage).

Néanmoins, cette source n'est pas sans défauts. Certaines fiches recèlent des renseignements omis ou incomplets. Par exemple, l'emploi ou la durée antérieurs peuvent être absents. Néanmoins, si on les compare à celles d'autres chercheurs, les nôtres paraissent très complètes. Ainsi les fiches de l'ALCAN, exploitées par Igartua, ressemblent grandement à celles de la Lake Shore. Cependant, seulement 40 % des fiches d'embauche antérieures à 1929 contenaient les raisons de départ¹⁴. Igartua ajoute aussi le fait que le personnel responsable des embauches n'inscrit pas les antécédents de travail dans 90 %, des cas, entre 1925 et 1927¹⁵. Quant aux fiches d'embauche de l'INCO, transcrites par de la Riva au tournant des années 1990 – les seules de cette entreprise présentement accessibles –, elles omettent les signatures des ouvriers-mineurs. Or, vu les nombreuses erreurs dans la transcription des noms¹⁶, cette signature s'avère essentielle pour comparer différentes fiches et déterminer s'il s'agit de la même personne¹⁷. Les fiches d'embauche de la Lake Shore, comparées à celles des autres compagnies, paraissent donc fort complètes, malgré certaines lacunes qu'il importe de mesurer plus à fond.

Une bonne partie des données consignées doivent sans doute être considérées comme fiables, notamment en ce qui concerne l'information provenant de la compagnie comme le salaire, les postes occupés et les raisons de départ. Cependant, il faut se méfier de certaines informations fournies par les ouvriers à l'embauche. Un bon exemple : l'âge déclaré. Les gens se prétendent souvent plus vieux ou plus jeune pour maximiser leur chance d'obtenir l'emploi.

¹⁴ José E. Igartua, « La mobilité professionnelle des travailleurs de l'aluminium à Arvida, 1925-1940 », dans *Labour/Le Travail*, 20 (automne 1987), p. 42-43.

¹⁵ José E. Igartua, « Worker persistence, hiring policies, and the Depression in the aluminum sector : The Saguenay region Québec, 1925-1940 », *Histoire sociale – Social History*, vol. XXII, n° 43 (mai 1989), p. 16.

¹⁶ L'histoire d'Émile Favraux est éloquent à ce sujet. Il se présente à la mine, en février 1927, sans jamais avoir travaillé dans une mine et sans parler l'anglais. Sans doute mal à l'aise pour épeler son nom, il parvient tant bien que mal à s'exécuter. Résultat : « Amela Fovrox ». Comme bien des débutants, il avait prononcé « é » les E de son prénom, ce que le commis a interprété comme des A. S'expliquer en anglais n'étant pas facile, il n'a pas demandé de corrections, jugeant cela peu important.

¹⁷ En effet, l'absence de signatures pose des problèmes d'identification des mineurs ayant possiblement œuvré dans plusieurs compagnies minières de la région, car ceux qui complètent ces fiches prennent souvent beaucoup de liberté dans l'épellation des noms, surtout ceux des immigrants. Voir Gaudreau, *L'Histoire des mineurs du Nord*, p. 243.

Igartua avait remarqué ce phénomène à l'ALCAN et en avait vérifié l'ampleur¹⁸. Toutefois, le faible pourcentage et l'écart non significatif observé ne remettent pas en question la valeur de ces données.

Compte tenu du contexte de l'appropriation des archives utilisées dans cet ouvrage, il fallait aussi savoir si toutes les fiches jetées avaient été récupérées. Avait-on mis la main sur l'ensemble des dossiers ou sur un fragment? Dans un premier temps, on compara les noms des fiches retrouvées avec ceux d'autres listes d'employés qui avaient déjà été dressées auparavant. Ainsi, les dossiers des accidents de travail de la Lake Shore, du moins pour certaines années, nous permettaient de connaître le nom de TOUS les travailleurs qui avaient eu un accident, même léger, au cours d'une année. Au cours de l'année 1934, notre année-témoin, nous avons aligné les noms des 435 travailleurs qui ont déclaré un accident. Or, de ces 435 individus, nous en avons retrouvé 418 et ce, après bien des efforts, puisque leurs noms étaient souvent écrits différemment d'une source à l'autre.

Ce résultat, déjà fort réconfortant, est encore plus prometteur quand on considère que huit d'entre eux ont eu, plus tard, un accident mortel de telle sorte que leur fiche, comme l'avait découvert une recherche inédite de Christine Pagé, avait été retirée pour des raisons encore obscures¹⁹. Autrement dit, neuf travailleurs sur 435 auraient été vraisemblablement oubliés, soit 2 % d'entre eux.

Une autre liste, plus courte, dressée à partir d'un registre des accidents de travail qui ont occasionné, au fil des décennies, une perte permanente de capacité, mentionnait 174 travailleurs. Mais seulement trois d'entre eux n'ont pas été retrouvés dans les fiches dont l'un a subi, plus

¹⁸ Il avait procédé à cette vérification en comparant l'âge déclaré sur les fiches d'embauches à celui des registres d'état civil du Saguenay pour 517 travailleurs. En fait, 70 % d'entre eux disaient la vérité alors que dans 18 % des cas, l'écart observé était de un an. Voir José E. Igartua, *Arvida au Saguenay*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1996, p. 56.

¹⁹ Cette recherche fut effectuée au cours de l'année universitaire 2005-2006 à l'Université Laurentienne dans le cadre du cours HIST 4225. Nous tenons à la remercier.

tard, un accident mortel. Comme il ne reste plus que deux fiches manquantes, on obtient un pourcentage comparable, soit à peine 1 % du total.

Ces deux comparaisons permettent d'affirmer que la série de fiches récupérées était presque complète. Certes, ce 2 % de fiches manquantes représente un peu plus de 200 travailleurs qui, malheureusement, sont perdus à jamais. Toutefois, on peut parier que leurs camarades nous livreront suffisamment de détails pour qu'on se fasse une bonne idée du travail qu'ils y ont effectué.

Comment affirmer que la série de fiches, aussi complète soit-elle, a été bien tenue? Et si les responsables de l'entrée des informations avaient été négligents? S'ils n'avaient pas noté systématiquement toutes les informations? Ces données sont-elles assez fiables pour nous permettre de connaître les grands moments de l'histoire professionnelle d'un mineur? Le fait qu'elles ont été tenues par l'employeur ne constitue pas, pour autant, un gage de validité.

Ces questions ne pourront jamais trouver une réponse pleinement satisfaisante, car il faudrait pour cela connaître en détail l'histoire de plusieurs travailleurs afin de procéder à une vérification. Mais l'analyse des 418 accidents de 1934 permet d'esquisser un début de réponse²⁰. Pour cette analyse comparative, il suffit de vérifier si tous les accidents survenus en 1934 ont été rapportés sur les fiches des accidentés. Comme on connaît tous les accidents, grâce à d'autres sources de l'entreprise, soit le décompte mensuel des accidents de 1934 et le registre des quarts de travail perdus (qui inclut une liste alphabétique annuelle des travailleurs ayant eu des accidents entre 1932 et 1960), il a été aisé de compter les accidents non indiqués sur les fiches. Au total, les 418 accidentés avaient subi 501 accidents, la plupart légers et n'occasionnant pas de perte de

²⁰ Comme nous le verrons au chapitre trois, le nouveau modèle de fiche adopté en janvier 1931 entraîne initialement de nombreux oublis provoqués sans doute par sa période de rodage. Ce n'est qu'à compter de 1933 qu'on peut estimer que les fiches reproduisent méthodiquement l'itinéraire des travailleurs au sein de l'entreprise.

travail; 15 seulement n'ont pas été enregistrés sur les fiches, soit 3 %, ce qui donne une bonne indication de la précision et de l'exhaustivité des fiches.

On pourrait extrapoler et avancer que cette minutie dans le traitement des accidents se manifeste aussi dans celui des autres événements entourant la vie professionnelle des mineurs, tels les suspensions, les congés, les maladies, les salaires²¹. Ces derniers donnent une excellente indication des revenus réels des mineurs. Jusqu'aux années 1940, les gouvernements ne réclament pas d'impôt sur ces salaires. Seules les entreprises chargent, au cours des années 1930, 1 \$ par mois aux employés pour garantir l'accès gratuit à des services de santé et souvent 50 ¢ pour les services sportifs qu'elles organisent de sorte que les salaires indiqués sur les fiches sont des salaires nets.

Sans connaître toutes leurs dépenses familiales²², on sait que bon nombre de ces travailleurs peuvent se construire eux-mêmes leur maison, certes modeste, mais à eux et cela, sans trop grever leur budget. L'espace ne manque pas à Kirkland Lake. Si, aujourd'hui, peu de gens sont encore capables de construire eux-mêmes leur maison, à l'époque, cela faisait partie des apprentissages courants.

Ces salaires très élevés, comme on le verra au chapitre trois, tiennent compte des congés volontaires, telles des vacances non payées, et des congés forcés, telles des absences pour des raisons de maladie. Mais ils n'incluent pas les paiements versés par la Commission de la sécurité professionnelle qui indemnisent les travailleurs accidentés qui doivent perdre six jours et plus de

²¹ Ces derniers demeurent une information confidentielle qui appelle le chercheur à la plus grande prudence dans leur divulgation.

²² Selon l'historienne Forestell, qui a examiné les familles ouvrières de Timmins, le coût de la vie serait plus élevé dans les centres miniers en raison du prix de la nourriture et du chauffage. Voir « The Miner's Wife : Working-Class Femininity in a Masculine Context, 1920-1950 », dans *Gendered Pasts*, Kathryn McPherson, Cecilia Morgan et Nancy M. Forestell (dir.), Don Mills, Oxford University Press, 1999, p. 150 et la note 53. C'est sans compter sur la pêche, la chasse et le bois abondant qui permettent à plusieurs travailleurs de s'approvisionner en dehors du marché.

travail. Autrement dit, les salaires comptabilisés annuellement sous-estiment quelque peu les revenus de ceux qui ont eu de tels accidents.

L'échantillon

Étudier l'ensemble des 10 300 travailleurs n'est pas nécessaire pour analyser avec précision les principaux mécanismes et phénomènes qui sillonnent la vie des mineurs. Les sciences sociales –dont fait partie l'histoire–, ont développé des méthodes d'échantillonnage qui évitent d'étudier tous les individus d'un ensemble. Dans le passé, pour des recherches similaires, nous avons opté pour un échantillon construit sur la base des noms de famille, en retenant tous les travailleurs dont le nom de famille commençait par certaines lettres, comme A et B ou K. Appelons ce type d'échantillon « patronymique ».

Conscient qu'une seule lettre privilégierait certaines ethnies, nous en avons retenues quelques-unes. En effet, combien de noms de Canadiens-Français débutent par la lettre K? Mis à part des Kirouac, quelques Kinsley et King francisés depuis quelques générations, nous aurions pu conclure en l'absence presque totale de Canadiens-Français dans ce milieu industriel. Pourtant, depuis plus de cent ans, les mines constituent un milieu de travail naturel pour plusieurs d'entre nous, en Abitibi, sur la Côte Nord, dans le Nord-Est ontarien et dans les mines d'amiante des Cantons de l'Est.

Comme nous avons eu accès, dans le passé, aux dossiers du personnel de certaines entreprises –certaines encore en activité comme les Mines Noranda–, les fiches y étaient logique-

ment regroupées par lettre alphabétique, dans des classeurs. L'échantillon patronymique était donc commode. Échantillon du reste fort valable et que d'autres chercheurs²³ avaient adopté ailleurs²⁴.

Néanmoins, nous avons préféré, pour ce livre publié sur Internet, un échantillon largement utilisé dans les sciences sociales, à savoir un échantillon aléatoire, choisissant systématiquement un travailleur sur dix. Après les avoir classés nous-mêmes par ordre alphabétique, nous avons tiré au hasard le chiffre huit. C'est ainsi que furent retenus, pour l'échantillon, le 8^e, 18^e, 28^e... travailleur, formant ainsi un ensemble de 1 030 individus dont la première lettre du nom de famille provient évidemment de toutes les lettres de l'alphabet²⁵. Cet échantillon²⁶, largement mis à profit dans cet ouvrage, permet de saisir l'étendue de plusieurs phénomènes rattachés au quotidien des mineurs et se doit, en conséquence, d'être validé.

Grâce au patient travail de Sophie Blais, auteure du dernier chapitre, qui a cherché à examiner TOUS les travailleurs présents lors de la terrible grève de 1941-1942, nous avons pu faire passer un premier test à cet échantillon, en comparant le nombre de travailleurs impliqués dans cette grève selon ses calculs, avec celui obtenu grâce à l'échantillon. Ce nombre, qui inclut

²³ Voir notamment Bruno Ramirez, « Brief Encounters : Italian Workers and the CPR », *Labour/le Travail*, 17 (printemps 1986), p. 9-27.

²⁴ Mais un échantillon dont nous tenions aussi à mesurer le degré de précision, histoire de valider *a posteriori* les résultats antérieurs. Compte tenu de la qualité et de la masse des données disponibles, la comparaison fut facile à établir. C'est sans surprise et avec satisfaction que cette méthode d'échantillonnage patronymique a livré des résultats tout à fait fiables lorsque nous les avons comparés à ceux de l'échantillon développé pour cet ouvrage. En effet, l'analyse du nombre d'embauches des travailleurs livre des résultats identiques selon que l'on utilise l'échantillon aléatoire ou patronymique. Ce dernier, composé de tous les travailleurs dont le nom de famille commence par les lettres A ou B (jusqu'à Bj) comme celui aléatoire indiquent que 70 % des travailleurs ont été embauchés une seule fois, 17 % deux fois, 8 % trois fois et 5 % quatre fois et plus.

²⁵ Dans une recherche plus récente, Ramirez et Otis ont adopté un échantillon similaire puisqu'ils étaient confrontés à l'examen de 3 407 920 fiches d'immigration de Canadiens vers les États-Unis. Ces deux collègues ont décidé de conserver non pas une fiche sur dix, mais seulement une fiche sur quatre-vingts. Voir Bruno Ramirez et Yves Otis, *La ruée vers le Sud*, Montréal, Édition Boréal, 2003.

²⁶ L'échantillon est fort précis quand on considère l'ensemble des individus échantillonnés, mais il risque de l'être beaucoup moins si on cherche à analyser un sous-groupe d'individus. Plus le sous-groupe que nous tenterons d'examiner sera petit, plus il y a de probabilités que l'échantillon se distancie des nombres réels.

autant les grévistes que les travailleurs refusant de faire la grève et les briseurs de grève embauchés, s'établit à 1 054, tandis que nous l'estimons à 1 100, soit 110 individus échantillonnés multipliés par dix. En fait, un échantillon comme le nôtre s'avère tellement précis que nous ne serions pas surpris que Blais en ait oublié quelques-uns. On le lui pardonnera volontiers, car vouloir identifier tous les individus présents entre novembre 1941 et avril 1942 s'avère un défi colossal puisque cela obligeait l'examen de 20 000 fiches de travailleurs (certains faisant l'objet de plus d'une fiche). Et il était presque impossible, compte tenu du temps dont elle disposait, de ne pas en échapper.

Sans plus tarder, abordons maintenant les travailleurs de carrière.